

Modalités d'un naufrage



Diogène de Sinope, par Jules-Bastien Lepage, 1873

Frédéric Dechaux

J'ai 50 ans. Les premières heures du bilan ont sonné. Au sortir de l'adolescence, je n'avais qu'une idée en tête : devenir écrivain. 25 romans, 1 recueil de nouvelles, 2 pièces de théâtre, 5 essais, et aucune publication plus tard, l'échec est total. Certes, j'écris, depuis 30 ans, chaque samedi, chaque dimanche, et la plupart des jours de congés. Mais aucun éditeur ne s'y intéresse. J'ai réussi à devenir ce qu'on appelle un écrivain raté.

Ce n'est pourtant pas faute d'avoir essayé d'obtenir un embryon de reconnaissance. Dès le début, j'ai systématiquement envoyé mes manuscrits aux maisons d'édition. Face aux lettres de refus, invariablement impersonnelles, je me suis ingénié à varier les styles. Pour les romans, j'ai exploré le drame psychologique, la science-fiction, le conte philosophique, le récit autobiographique, et même le « roman dont vous êtes le héros » (la particularité du mien était qu'il n'avait ni début ni fin – il tournait en boucle). Pour les nouvelles, j'ai fait une incursion dans les coulisses de l'Antiquité.

Rien de tout cela n'a retenu l'attention. J'en suis donc venu à l'écriture fragmentaire. Je prends des notes sur l'absurdité de l'existence, je les regroupe de manière aléatoire, et j'appelle le résultat un recueil d'aphorismes. Exemple : *Tout vaut mieux pour nous qu'un sens à la vie ; un « sens », et déjà plus de vie*. Il s'agit de ma dernière incarnation en date en tant que raté ; j'endosse le costume du moraliste, en hommage à Chamfort, Vauvenargue et Cioran. Bien entendu, personne n'en a cure, et je continue à collectionner les refus de publication. La caractéristique principale de mon passage sur terre aura été l'incapacité à échanger avec l'altérité.

La seule exception à cette règle est ma femme. Je l'ai rencontrée il y a 20 ans,

dans le cadre d'une association. Avant elle, aucune représentante de la gent féminine n'avait daigné m'adresser la parole (je faisais, littéralement, fuir les jeunes filles). Sa présence à mes côtés explique sans doute pourquoi j'ai finalement renoncé à me suicider (après quelques tentatives maladroites avec des lames de rasoir).

À part cela, j'ai un « vrai travail ». Du lundi au vendredi, je me rends dans un bureau, j'analyse des statistiques, je rédige des courriers ou des comptes-rendus de réunion, je supervise des contrôles... Du lundi au vendredi, je « gagne ma vie », je suis adulte et responsable. Bref, du lundi au vendredi, je m'emmerde, comme tout le monde. Cela permet de régler le loyer et de remplir le réfrigérateur, ce qui, on ne cesse de me le répéter, devrait suffire à mon bonheur (voire à ma béatitude).

Mes activités de bureaucrate me donnent parfois le sentiment d'une proximité avec Franz Kafka ou Fernando Pessoa. Comme eux, je suis confronté à la banalité quotidienne, à la succession sans fin d'heures étales pendant lesquelles il ne se passe rien de substantiel, et je me réfugie dans l'écriture pour étouffer, dans des accès de fièvre créative, la sensation de vacuité qui m'habite du matin au soir. Malheureusement, j'ai conscience que c'est ma seule ressemblance avec ces deux génies littéraires. La beauté de leur art est parvenue à sublimer la médiocrité de leur environnement ; l'inconsistance de mes écrits m'a conduit à l'enlisement, et il n'en restera aucune trace après ma mort.

Voilà pour les faits. Avant de tirer définitivement ma révérence, j'aurais toutefois aimé comprendre pourquoi mon ratage a été aussi complet. Autrement dit, il m'aurait été agréable de savoir ce qui distingue un écrivain « réussi » d'un écrivain raté, selon quels critères il est établi que tel manuscrit est digne d'une publication, et que tel autre ne l'est pas.

À ce stade, le mystère est entier. Je ne dispose en effet d'aucun élément qui puisse guider ma réflexion, puisque tous les éditeurs se sont contentés de m'envoyer des

courriers types. Les « grandes » maisons n'ont plus le temps de répondre de façon personnalisée aux auteurs et les « petites » publient très peu d'ouvrages (elles fonctionnent donc au « coup de cœur », par définition difficile à expliciter).

Par conséquent, je suis seul face à ma prose, et je me sens incapable d'en évaluer la qualité. De prime abord, je n'aime pas ce que je fais. Je n'ai aucune confiance en moi, je me suis très tôt considéré comme une nullité, et tout ce qui émane de moi m'apparaît dénué d'intérêt. Dans une large mesure, écrire sans être publié constitue un moyen efficace de garder une image exécrationnelle de moi-même.

Il me manque un regard extérieur. Je suis heureux en ménage, ma femme et moi partageons un intérêt commun pour le cinéma et les séries télévisées, ainsi qu'une grande perplexité à l'égard de l'espèce humaine, mais elle ne lit rien de moi (c'est un peu trop « intello » de son point de vue). Il m'est arrivé de proposer à un copain, ou à un collègue, de lire un de mes textes. J'ai eu droit à des remarques du genre « surtout, garde ton boulot » ou à une indifférence polie... Jamais, cependant, personne ne m'a dit précisément ce qui cloche dans ce que j'écris, jamais personne n'a pris la peine de m'indiquer ce qui ne va pas, de m'expliquer pourquoi cela ne peut pas être apprécié. Cette absence de retour me donne l'impression de hurler dans un désert.

Cette situation est d'autant plus douloureuse que je n'écris pas pour m'amuser ; je m'en passerais volontiers et je préférerais de loin consacrer mon temps libre à des discussions entre amis. Dès l'enfance, dans les cours de récréation, j'ai été un « inadapté social » à qui on évitait de parler (je suppose que les « gens normaux » ont peur que la bizarrerie soit contagieuse). Je ne pense pas avoir été autiste, même si ma femme utilise parfois ce qualificatif à mon encontre. En revanche, je suis sûr d'avoir été seul, aussi loin que remontent mes souvenirs. J'ai écrit dans l'espoir de briser cet isolement.

C'est peut-être ce qui me distingue des vrais écrivains. Je n'idéalise ni la langue, ni la littérature, ni l'écriture. Écrire n'est pour moi qu'une tentative désespérée d'amorcer

un dialogue avec mes contemporains. Je n'ai pas la volonté d'airain d'un Nietzsche (à ma décharge, je n'ai pas non plus la puissance de sa pensée) et je ne peux me remonter le moral en m'imaginant un improbable passage à la postérité. Je me fonde tout entier dans le présent, et ce présent se trouve être semblable à un abysse.

L'exploration des profondeurs du psychisme est d'ailleurs ma spécialité. Je suis tour à tour cynique (au sens originel du terme), sceptique et pessimiste. Diogène, Montaigne et Cioran sont les figures tutélaires que j'ai adoptées. Même si je ne dispose d'aucun talent, j'ai au moins su développer une vision de l'existence d'une lucidité radicale, sans concession, imperméable à toute forme d'espoir. Mon unique réussite, au fond, aura été de contempler l'horreur de la réalité sans jamais baisser les yeux.

Né il y a 2 000 ans, j'aurais pu tenter de me faire passer pour un philosophe, le cas échéant. J'aurais inventé une doctrine basée sur les principaux traits de ma pathologie mentale et j'aurais trouvé deux ou trois volontaires pour me suivre dans ma folie (en plus, nous aurions bien ri, j'en suis certain). J'ai la nostalgie de la Grèce antique, de cette époque bénie où se poser des questions en permanence, et sur à peu près tout, n'était pas considéré comme le symptôme d'une psychose. Je ne sais pas quel diagnostic les psychiatres ont formulé sur moi quand j'étais jeune adulte, mais ils ont conseillé à mes parents de m'interner. Ces derniers ont hésité, ils ne l'ont pas fait, et j'ai échappé à cet enfermement-là. Pour autant, j'ai eu ainsi la confirmation expresse qu'on me priait de me tenir à l'écart de la communauté des hommes. Comme je ne suis pas de nature belliqueuse, j'ai obtempéré et j'ai évité autant que possible de sortir de ma chambre.

La réclusion volontaire est une expérience étrange. Cela pousse à se confronter à soi-même sans filtre ni distraction, 24 heures sur 24, 7 jours sur 7. Ce qu'on croise à cette occasion est à la fois effrayant et exaltant. Apprendre à se connaître pleinement, du sol au plafond, est une épreuve terrible, dont nul ne saurait sortir indemne. J'étais fragile avant ce processus ; j'étais anéanti quand il s'est achevé. L'écriture n'apporte aucune aide à la reconstruction de soi, elle témoigne juste de l'état de délabrement

intérieur dans lequel on se trouve au moment où l'on gratte du papier. C'est un instantané de l'âme, dont la spécificité est de jaunir dès qu'il est imprimé.

Avant de mourir, j'aurais aimé parler à quelqu'un. Parler d'autre chose que de la météo ou des infos à la télé (je ne les regarde pas, de toute façon). En fait, je crois que j'aurais aimé témoigner de mon parcours de fantôme, expliquer comment on peut se mouvoir pendant des décennies, accomplir chaque jour des actes plus ou moins mécaniques, et, en fin de compte, être absent au monde. Je n'ai pas besoin de revêtir un casque pour découvrir la virtualité, car c'est le réel qui m'est inaccessible.

Cela supposerait d'être enfin lu. Pour augmenter mes chances de trouver un lecteur, j'ai commencé à envoyer des mails au hasard. Je contacte des professeurs, des journalistes ou des écrivains, selon leurs affinités littéraires. La plupart ne me répondent pas, ce qui me semble naturel. Parfois, on me conseille de ne pas m'acharner ; plus rarement, de ne pas me décourager. Une fois de plus, ma démarche s'avère stérile.

Indépendamment de la forme, du contenu et de la pertinence de ce que j'écris, le handicap que j'aurai le plus de mal à surmonter est ma méconnaissance des milieux dans lesquels l'utilisation de l'écrit est susceptible d'être valorisé. Autrement dit, tant l'édition que les médias sont des univers où je n'ai jamais mis le bout de mon nez. J'adorerais pouvoir glisser un petit mot à Sollers, à Jean-Paul Enthoven ou à Laurence Tacou, mais je ne risque guère de les croiser au pied des monts d'Auvergne.

Il s'agit indubitablement d'un cercle vicieux. Comme je ne suis ni édité ni médiatisé, je n'ai pas la notoriété suffisante pour être édité ou médiatisé. Idéalement, il faudrait donc que je conçoive un stratagème pour devenir célèbre : participer à une émission de télé-réalité, sauver un saumon géant de la noyade ou un saint-bernard d'une avalanche, éteindre des incendies en Californie et au Portugal (simultanément), gagner les championnats de France de sieste, m'immoler par le feu dans mon bain (en guise de protestation contre la température de l'eau)... Hélas, la simple perspective de me lever

de mon fauteuil afin de réaliser ces exploits me plonge dans le sommeil. Me voilà par conséquent condamné à l'anonymat. A moins de lancer un mouvement transnational en faveur de l'inscription de mon nom sur le *Hall of fame* des personnalités inconnues.

En ce début d'année 2018, je me dois de prendre de bonnes résolutions. Je veux et je vais passer à l'action. Il ne reste plus qu'à déterminer comment. Chaque matin, pendant que je me rase, je me motive : « Vas-y, mon gars, je sais que tu en es capable, c'est à ta portée, ne te dégonfle pas, fonce. La victoire est au bout de la plume, assume le front haut ce que tu exprimes ! »

Évidemment, on peut se demander si discuter pendant des heures avec un miroir constitue un progrès. Le point indéniablement positif est que cet objet renvoie une image (ce n'était pas le cas quand mon interlocuteur était un mur) ; cela dégage une atmosphère presque chaleureuse. De plus, il est prudent de procéder par étapes, de s'habituer progressivement à la conversation avec une autre personne. Enfin, et ce n'est pas le moindre des avantages, je ne suis ni jugé ni contredit par mon reflet (il est à mon sens très bien élevé et fort sympathique). Si j'étais Japonais, je crois que je m'offrirais aussi un androïde de compagnie.

Une autre possibilité serait de continuer à attendre, comme si de rien n'était. Après tout, j'ai été invisible un demi-siècle, et il me reste moins longtemps à patienter avant de disparaître pour de bon. Selon toute vraisemblance, si je ne trouve pas de place dans l'époque et dans la société où j'évolue, c'est parce je n'en ai pas. Je suis d'un autre lieu, d'une autre ère, d'une autre civilisation, et mes conversations imaginaires avec Héraclite ou avec Lucrèce sont les seules que je puisse avoir avec autrui.

Le plus sage serait donc de me retirer dans ce silence qui m'accueille avec bienveillance depuis tant d'années. Se taire, tenir avec détachement un rôle de figurant sur la scène du monde, puis s'évaporer dans l'espace infini.

Et l'écriture ? Des fumerolles qui sortent de l'esprit et en illustrent le vide.

L'hiver est doux, et je me blottis dans son brouillard.

Frédéric Dechaux